

anne de gandt

V.I.T.R.I.O.L.

All rights reserved. Without limiting the rights under copyright reserved above, no part of this publication may be reproduced, stored in or introduced into a retrieval system, or transmitted, in any form, or by any means (electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise) without the prior written permission of both the copyright owner and the above publisher of this book.

This is a work of fiction. Names, characters, places, brands, media, and incidents are either the product of the author's imagination or are used fictitiously. The author acknowledges the trademarked status and trademark owners of various products referenced in this work of fiction, which have been used without permission. The publication/use of these trademarks is not authorized, associated with, or sponsored by the trademark owners.

Smashwords Edition Licence Notes

This ebook is licensed for your personal enjoyment only. This ebook may not be re-sold or given away to other people. If you would like to share this book with another person, please purchase an additional copy for each person you share it with. If you're reading this book and did not purchase it, or it was not purchased for your use only, then please return to Smashwords.com and purchase your own copy.

Smashwords Edition

Copyright © 2010-2012 by Anne de Gandt

Cover design and photography by Anne de Gandt

Vitriol :

n.m. (bas lat. *vitriolum*, de *vitrum*, verre).

1. Vx. Sulfate. **2.** Huile de vitriol : acide sulfurique concentré.

Trois. Trois lettres à soustraire pour changer le sens de ce mot. Reste quatre pour ruiner une vie, défigurer celle ou celui qui porte le nom de ce fardeau. Quatre petits traits noirs qui détruisent une identité, désagrègent la mémoire, ouvrent la porte au désespoir. Quatre sons, infimes, qui brutalisent l'harmonie dans sa structure, font perdre les lois élémentaires de son équilibre subtil. Un son, si court, pour un chaos interminable. La moitié d'une vie détruite, passée à côté de soi, sans savoir pourquoi.

Serait-ce le jour des monte-en-l'air ? Paris respire, vidée de ses habitants. Une longue cohorte de véhicules brinquebalants a pris la route. La ville s'est saignée aux quatre vents, d'est en ouest, du nord au sud, pour offrir le visage d'une grande bourgeoise provinciale, alanguie dans ses faubourgs haussmanniens. Le seul luxe de ceux qui restent. Envers et contre tous, l'homme araignée poursuit son Ascension.

25 mai - Ma solitude a un son. Assourdissant malgré le silence de la ville désertée. Je regarde l'homme araignée accroché au mur, figé dans son mouvement. Soumis aux lois du temps. Bientôt plus qu'un souvenir. Le ciel s'obscurcit, des nuages apparaissent, désordonnés. L'alambic distille son soufre, le loup tourne, furieux, tente de s'échapper. La vacuité de la ville me gagne peu à peu. Tout semble s'arrêter. Ma douleur se fixe le temps du déclencheur. Ce n'est bientôt plus qu'un cri, figé dans l'espace de ma mémoire. Une mémoire désordonnée. Déstructurée. Mais prête à surgir du fond de mes entrailles, prête à piller et détruire mes garde-fous. Déchaînée. Incontrôlable. Folle. Sa rage éparpille mes souvenirs, fissure mon faux sourire.

Des fragments me reviennent. Il fait noir. Il fait froid. C'est une cage et je suis dedans. Aucun son. Silence de mort. Est-ce la fin ?

Est-ce cela, être dans sa tombe ? Est-ce une erreur ? Pourquoi ces sensations, si je suis sous terre ? Le monde au-dehors vit sans moi, je le perçois à travers les infimes parcelles de ma peau. C'est comme ça. C'est la Loi. Tenter de bouger, mais comment faire quand le corps ne répond plus, vaincu par tant de haine ? Pourquoi lutter ? Respirer est presque impossible. Des arbres tombent. Des feuilles pourrissent sur le sol. Le froid et l'obscurité envahissent tout. À quoi bon essayer de vivre dans un monde sans lumière, sans saveur, sans chaleur ? Où tout semble écrit d'avance ? La fatalité a-t-elle ce son si désespérant qu'on ne puisse y échapper ? Bouger, malgré la douleur. Lutter. Chercher la lumière. S'y agripper quand on la tient et ne plus la lâcher. Partir loin. Dans un monde où la violence, la colère et la haine sont interdites. Un monde où vous serez coupables et où je ne serai plus victime. Où exister sera permis, où mon regard pourra voir de nouveau, où l'harmonie se déploiera, où les odeurs me traverseront. Un monde dont vous serez absents. M'envoler. Ne plus sentir la douleur qui vrille les entrailles, consume le cœur, brûle les yeux. Fermer les paupières. Un pas de plus vers le ciel. Un pas de côté et tomber, loin, derrière l'enfer.

Lentement, chercher la porte. Le long des parois humides et suintantes de la cage obscure, tâtonner, pas à pas. Essayer de respirer. Mon approche rend la bête nerveuse, des convulsions glacées me secouent, de plus en plus violentes. Elle grogne, gratte, griffe mon estomac, vrille le ventre, serre la gorge. Je redoute de la voir, certaine de la violence de sa réaction. Peur d'affronter son regard, peur, surtout, d'entendre sa voix. Cette voix qu'elle retient depuis tant d'années, là, au creux du ventre. Entrouvrir la porte. Mais elle bondira comme une furie, s'agrippera à mon cou, glissera à travers la gorge comme une pierre rugueuse et mal taillée. J'ai peur de la souffrance que sa libération provoquera. Peur du son qui, se frayant un chemin, écorchera tout sur son passage, du bas ventre jusqu'à la pointe des dents. Continuer à chercher, pourtant. Respirer. Plus bas. Encore plus bas. Jusqu'au cœur des entrailles nouées, figées par les peurs et les douleurs répétées. Tremblements. Sueur glacée. Elle se rapproche. Son souffle rageur m'envahit, des os jusqu'à la peau. Un frisson d'horreur me parcourt. Elle est devant moi. Maigre, mal en point, blessée, mais vivante. Nous nous regardons, sans bouger. Le son de la mort, du plaisir et de la douleur fissure les murs. Les larmes montent.

Je m'écroule. L'oubli heurte ma mémoire, se cogne aux parois des souvenirs, retrouve les chemins effacés. Tout explose. Je m'effondre, bascule dans le gouffre.

Je tombe. Les jours et les nuits se ressemblent, happés par le cauchemar d'une mémoire qui se remet à travailler. Passé et présent se mêlent, décousent le temps, font sauter les points de suture placés ici ou là. C'est une nuit qui commence et se termine en cauchemar. Une journée ordinaire qui bascule dans l'effroi d'un souvenir. Un souvenir qui reprend sa dimension présente, retrouve sa vérité, retrace un chemin défait. C'est une lutte, sans vainqueur ni vaincu. Les assauts, les coups répétés, les injures, les cris retrouvent le chemin de la réalité. Hurlent à travers moi. Je suis à vif, lacérée de toute part. Je n'ai rien oublié. Tout est là, exactement. Chaque sursaut de douleur se meut affreusement à travers ma chair, entaillant, éviscérant tout sur son passage. Le supplice des jours qui passent rouvre toutes les plaies, une à une. La bête suffoque, allongée, haletante. A l'agonie d'une histoire qui vient de reprendre brutalement ses droits. Ce gouffre est sans fond. J'en perds la raison.

Le loup bondit hors de la cage.